

## Compte rendu

---

### Ouvrage recensé :

*La liberté des modernes* de Charles Taylor (Essais choisis, traduits et présentés par Philippe de Lara), Paris, PUF, coll. « Philosophie morale », 1997, 308 p.

par Ricky G. Richard

*Politique et Sociétés*, vol. 17, n°1-2, 1998, p. 296-299.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/040115ar>

DOI: 10.7202/040115ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

***La liberté des modernes***

de Charles Taylor (Essais choisis, traduits et présentés par Philippe de Lara), Paris, PUF, coll. « Philosophie morale », 1997, 308 p.

*La liberté des modernes* compte neuf essais de Charles Taylor, dont huit ont été essentiellement écrits entre 1971 et 1983 ; l'autre a été composé en vue de cet ouvrage. Le titre, vu comme une référence directe à Benjamin Constant, peut induire en erreur, car Taylor est loin d'être l'apologiste de la lecture libérale de la modernité. Il s'adonne plutôt à une critique de « la liberté des modernes ». La réflexion menée par l'auteur, faut-il le préciser, n'est ni a-moderne ni antimoderne. Il s'agit plutôt d'une critique nuancée, profonde selon les termes de l'auteur, des lectures étroites (superficielles, individualistes ou objectivantes) de la liberté moderne. Le projet de C. Taylor, qualifié d'« anthropologie philosophique » (p. 1), est d'assumer l'individualité moderne tout en exposant les limites d'une telle conception, notamment sa faiblesse à rendre compte de la nature incarnée du sujet et de son action dans le monde. C. Taylor veut dépasser les apories d'un individualisme béatement abstrait (universalisme) ou d'un individualisme extrêmement particularisé (atomisme), afin d'offrir une vision sociale et plus étoffée de la subjectivité. Cet ouvrage, qui comprend un avant-propos de l'auteur et une brève bibliographie de son œuvre, est divisé en trois sections, presque d'égale longueur.

La première section, « Le langage de l'humanité », pose les fondements de la lecture *expressiviste* que fait C. Taylor de la modernité. Le propos de l'auteur passe par les théories du langage, l'histoire intellectuelle et les travaux phénoménologiques dans le but d'exposer la nature expressive de l'action humaine et du sujet moderne. Cette conception expressiviste de la modernité aspire à compléter les vues partielles des théories strictement objectivistes du langage, de l'action ou de la raison instrumentale. L'expressivité n'est pas le substitut, mais plutôt le complément longtemps réprimé de la rationalité moderne. C. Taylor souligne d'abord toute l'importance de l'expression (ou activité expressive) à partir d'un examen de l'histoire de la théorie du langage et de sa prédilection objectiviste (empirique). Il discute des problèmes reliés aux théories désignatives du langage, soit leur tendance objectiviste. Il veut mettre en valeur les théories expressivistes qui furent éclipsées – voire enfouies sous – par les développements scientifiques de la modernité (p. 37). Le deuxième chapitre, nettement plus analytique, s'attarde à définir la notion d'expression. Selon Taylor, nous devons chercher l'expression véritable qui est plus authentique et plus profonde, puisqu'elle est liée aux désirs du sujet agissant. Il montre plus loin, en ayant recours à Hegel, que la philosophie de l'action comporte à la fois une dimension effective et une dimension expressive (p. 102), bien que l'on privilégie actuellement la première. Les récentes théories causales (objectives) de l'action ou celles, plus anciennes, de la raison instrumentale méconnaissent l'importance et la nature du sujet. Il faut, en quelque sorte, compléter le por-

trait objectiviste de la modernité par l'expressivité, c'est-à-dire par une théorie qualitative de l'action qui permette la « connaissance de l'agent » (p. 91) en tant que sujet. Au chapitre 4, C. Taylor traite la question de l'agir incarné et montre les insuffisances d'une argumentation, dite transcendante, partagée par Kant et les phénoménologues. L'auteur veut indiquer les bienfaits de sa théorie de l'expressivité, selon laquelle l'agent est incarné, c'est-à-dire « engagé dans le monde » (p. 118). Les arguments transcendants peuvent être validés à la condition qu'ils explicitent (*articulate*) leur raisonnement. Il faut passer des descriptions sommaires à des descriptions plus riches au moyen « du langage de l'explicitation fondamentale du comportement humain » (p. 133). C. Taylor considère l'expression comme une caractéristique fondamentale de la nature humaine, puisqu'elle exprime justement notre subjectivité, notre capacité à formuler des distinctions qualitatives entre des fins vitales et des actions triviales.

La deuxième section, « Les sciences humaines comme pratique », est une discussion sur l'épistémologie des sciences sociales. C. Taylor critique les erreurs de la vision dominante, naturaliste, tout en proposant sa conception interprétative, ou *herméneutique*, des sciences humaines. Il est moins concerné par l'expression, antérieurement développée, que par le problème de la signification ou du sens. L'objectif est d'éviter la « déformation épistémologique » d'une connaissance purement empirique de la réalité sociale, c'est-à-dire calquée sur le modèle des sciences naturelles (p. 144-45). La conception empirique est devenue l'orthodoxie en sciences humaines, notamment en science politique. L'obligation de vérifier, ou même de prédire, conduit à n'admettre que les données brutes, « objectives » ou « neutres » et évacue la possibilité d'interpréter la réalité sociale en tant que pratique. Il existe, pour C. Taylor, une symbiose entre le langage et la réalité sociale (p. 162). L'épistémologie dominante repose sur une ontologie individualiste qui rend invisible toute tentative d'étudier la civilisation à partir des significations intersubjectives et communes. L'auteur croit à la fécondité des sciences humaines herméneutiques pour comprendre la crise profonde du sens et la diversité des pratiques humaines, sans pour autant sombrer dans l'ethnocentrisme. Les sciences sociales « prédictives », en empruntant l'ontologie naturaliste, minent la possibilité d'une compréhension adéquate de l'agent, c'est-à-dire du sujet « autodéfinissant » engagé dans des pratiques (p. 195). La conception herméneutique des sciences humaines préconisée par C. Taylor se distingue du modèle des sciences de la nature et des thèses de « l'incorrigibilité » (p. 205). Elle évite deux erreurs fatidiques : la première, celle de réprimer la subjectivité en se cantonnant dans le langage scientifique « neutre » ; la seconde, l'erreur ethnocentriste, qui consiste à comprendre les autres cultures à partir de ses propres références ou catégories. L'herméneutique est sauve de cet ethnocentrisme déformant, mais doit se prémunir contre un « relativisme débilant » (p. 215) qui rend la critique impossible. La compréhension mutuelle, dit C. Taylor, est rendue possible par « un langage de clarification des contrastes » (p. 208) ni neutre ni déformant.

La dernière section, « La cité de l'homme moderne », est composée de deux textes déjà connus qui sont une critique de l'atomisme et de la liberté négative, ainsi que l'essai inédit, « La conduite d'une vie et le moment du bien ». Cette dernière partie du livre prend la forme d'une discussion générale sur les rapports qu'entretiennent droit et morale dans les théories philosophiques récentes. C. Taylor veut réhabiliter une conception du bien qui rende compte de la nature sociale de l'être humain et de la diversité des biens qui s'offrent à celui-ci dans ses choix éthiques. D'après lui, les théories qui ont le haut du pavé en ce moment ne sont pas forcément les plus appropriées. Il leur reproche leur refus de reconnaître que la liberté individuelle dépende d'une civilisation, d'une société ou d'une culture qui valorise cet idéal de liberté (p. 250). L'être humain est en devenir et ne peut développer ses capacités humaines en dehors d'une cité qui reconnaît de telles obligations comme un bien. C. Taylor mène une attaque en force contre les utilitaristes et les anarchistes, mais aussi contre les thèses libérales et procédurales. Il apporte ainsi un éclairage sur les conditions sociales de la liberté, ce qui remet en cause la conception atomiste qui accorde une primauté absolue aux droits individuels. La polémique entre les tenants de la liberté négative (absence d'entraves externes pour l'individu) et la liberté positive (autogouvernement collectif) aboutit aussi à des impasses. Les négativistes tendent à se couper eux-mêmes des bienfaits de la liberté positive, notamment de sa vision sociale. Récusant les formes totalitaires de liberté positive, C. Taylor montre dans quelle mesure et à quelle condition il est possible de dépasser la liberté négative, tout en conservant ce qu'elle a de plus précieux. Le texte inédit pose le problème de l'incommensurabilité, tel qu'il se présente à l'individu qui doit choisir entre des biens concurrents. La philosophie morale a pris un tournant juridique et procédural qui court-circuite ou récuse une réflexion sur le bien (p. 291). Il ne faut pourtant pas ignorer les ressources philosophiques à notre disposition, notamment celle qui consiste à affiner, expliciter (*articulate*) et même parfois à renverser nos intuitions morales. L'auteur veut montrer que « l'intuition de la diversité des biens doit être équilibrée par celle de l'unité d'une vie » éthique (p. 305).

L'intérêt de cet ouvrage tient à ce qu'il permet au lecteur francophone de parcourir l'œuvre de C. Taylor, dont la plupart des textes n'ont pas été traduits en français (dans l'attente de la traduction de *Sources of the Self*). Le spécialiste aussi bien que le néophyte y trouvent leur compte. Le lecteur plus averti peut à nouveau prendre connaissance de toute la gamme des thématiques constitutives de sa réflexion philosophique : théorie du langage, philosophie morale, épistémologie des sciences sociales, pensée politique, théorie de la connaissance et de l'action, etc. À cela, il faut ajouter que ceux et celles qui ont connu le Taylor des essais populaires, tels *Malaise de la modernité* et surtout *Multiculturalisme*, peuvent se familiariser avec le support théorique des thèses qui figurent dans ces essais sous une forme embryonnaire. Bien que les chapitres de ce livre n'aient pas été écrits du même souffle, l'agencement en favorise l'enchaînement. L'effort de traduction de Philippe de Lara est fort louable et plusieurs notes éclairent les points potentiellement obscurs.

Fidèle à la philosophie éthique et historique de C. Taylor, cet ouvrage nous convie à interroger la tradition du présent, à découvrir ce qui était en filigrane et à puiser aux sources pour comprendre le sens de nos théorisations actuelles. La critique de l'individualisme ne donne pas raison à un collectivisme totalitaire, mais cherche à nuancer la lecture trop unidimensionnelle que nous faisons de la modernité, celle-ci étant, bien sûr, bâtie sur les idéaux d'une construction individuelle du monde. Mais, comme le souligne Taylor, ce « contrôle de soi » est souvent tributaire d'antécédents tel le langage, qui le dépassent bien qu'on aspire – avec plus ou moins de succès – à les maîtriser.

Ricky G. Richard  
*Université d'Ottawa*